

• • • • •

Université Toulouse 2 Jean Jaurès

UFR Sciences, Espace, Société

Département Sciences Economiques et Gestion

Master 1 Innovation par l'Economie Sociale

• • • • •

Université populaire : Rendre le savoir accessible à tous

Par Audrey Bretaudeau

03/09/2015

Remerciements

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont soutenu pendant la rédaction de ce mémoire. Pour leur présence, leur écoute et leur patience, notamment Luc pour les nombreuses relectures, et l'encouragement constant.

Merci à Stella Montebello, Gilles Da-Ré, Philippe Fréchet et Eric Lowen de m'avoir accordé de leur temps pour partager leurs expériences.

Merci à Sabine et Christian pour l'énergie qu'ils transmettent.

Merci à Jacques Prades pour l'attention portée à ce mémoire.

I. INTRODUCTION

*« C'est l'ouverture de son regard [l'homme] sur la réalité environnante qui lui permet de participer au monde et fait de lui-même un être de relation » (Freire, *L'éducation, pratique de la liberté*, 1967, p. 37)*

Il suffit d'ouvrir un journal pour être accablé par les mauvaises nouvelles. Réchauffement climatique, lois liberticides sur le renseignement, projet de loi économiques faisant perdre des droits aux travailleurs, effondrement économique de certains pays... Comme réaction à cela que voit-on apparaître ? Tout d'abord un sentiment d'impuissance, puis de peur voire de haine et surtout un laisser faire des citoyens face à une société où le lien social s'érode. En s'intéressant à l'Histoire sociale française, on remarque que face à cette atonie, un des leviers utilisé est la transmission du savoir dans une logique humaniste. Au 18^{ème} siècle, face à l'obscurantisme, les philosophes des Lumières souhaitent diffuser le savoir pour sortir le peuple de l'ignorance. Diderot et D'Alembert passeront une vingtaine d'année à rédiger l'Encyclopédie. Ainsi, le savoir est considéré comme un moyen d'émancipation (au sens de s'affranchir d'un état de dépendance). Ce, dans le but d'une transformation sociale ; *« la posture d'acteurs sociaux engagés individuellement et collectivement dans la transformation réfléchie de la société et la construction d'autres rapports sociaux et politiques envers les hommes »* (Maurel, 2010). Cependant, un autre point de vue exprime l'idée que le savoir et la culture ne sont pas à eux seuls émancipateurs. *« Ils peuvent permettre de modifier la trajectoire sociale d'un individu, plus rarement d'opérer les déplacements collectifs à même de faire sortir le peuple d'une place assignée par les logiques sociales. Le savoir, la culture, l'art et l'éducation ont été parfois amenés à servir les stratégies les plus oppressives »* (Lepage, 2012, p. 12).

La fin du 19^{ème} siècle, est elle aussi marquée par une histoire sociale pleine d'enjeux face à une instabilité politique, économique et culturelle. En réponse à une lutte du capital et du travail, et la montée de l'antisémitisme, les premières universités populaires (UP) sont créées. C'est la première tentative d'envergure d'éducation des adultes. Sont-elles nommés populaires parce qu'elles sont ouvertes à tous, gratuites et non diplômantes ou bien est-ce au regard du public visé ? En effet, héritières du mouvement ouvrier, ces universités hors les

murs s'adressent à la classe populaire et relèvent des principes de l'éducation populaire qui dit reconnaître à chacun la volonté et la capacité de progresser et de se développer hors des cadres institutionnels classiques. Le projet des UP était de créer des lieux de débat et d'émancipation par la culture et le savoir. « *Pour le mouvement ouvrier, la culture [populaire], ce sont des valeurs de solidarité éprouvées dans l'action collective, une représentation de soi comme nouvelle universalité qui se construit dans un mouvement d'émancipation, une puissance d'agir créant de nouveaux droits, comme celui de se coaliser.* » (Lepage, 2012, p. 18). Les premières années voient plus de deux cents créations d'UP, étincelle qui prend feu mais qui sera très rapidement étouffée, jusqu'à la quasi disparition des UP à la veille de la première guerre mondiale. De plus, sur les UP ayant survécu, l'idée de transformation sociale s'est atténuée au profit des temps occupationnels et de loisirs. Les années 1980 voient réapparaître la notion d'UP, portant des noms différents : Université Rurale (UR), Université du Temps Libre (UTL), Université pour Tous (UPT), Université Indépendante (UI), Université Inter-Age (UIA). Mais celle-ci ne feront pas partie de cette étude. En effet ces UP, regroupées en partie autour de l'Association des Universités Populaires de France (AUPF), ne partagent pas toutes les ambitions d'émancipation, ayant dans ces cas là, un but ludique de consommation de loisirs récréatifs (relooking, golf...) ou proposant des formations qualifiantes. Dans la suite de cette étude, précisons que le terme UP sera utilisé en faisant référence aux expériences d'éducation pour adultes portant un projet émancipateur, libre et non diplômant, en France.

Le 21^{ème} siècle voit quant à lui un renouveau des UP directement inspirées de celle du 19^{ème} siècle ce grâce à la médiatisation de l'expérience de Caen réalisé par Michel Onfray. Cependant, entre temps, le mot populaire a été dépossédé de son essence, de son usage courant en tant qu'adjectif lié au peuple. Aujourd'hui, il semble avoir disparu des médias, c'est devenu un mot presque archaïque quant à son utilisation pour définir ce qu'aujourd'hui

nous nommerions citoyens. Le mot populaire semblait se référer à une masse moutonnaire, qui aujourd'hui aurait laissé la place à des citoyens éclairés. Les Up d'hier s'adressaient au peuple, les Up d'aujourd'hui, pour certaines changent d'appellation pour s'adresse aux citoyens. Mais, ces UP ont en commun une critique du capitalisme et l'émancipation par le savoir critique afin de faire émerger des « *êtres humains pensant, rêvant, imaginant, en perpétuelle construction solidaire qui ne saurait se réduire à ce statut de producteur consommateur qui est le seul projet pour l'homme du capitalisme mondial.* » (Lepage, 2012). L'université populaire pourrait par l'accession au savoir, faire prendre conscience aux upistes¹ des forces en jeu dans leur quotidien afin de rompre avec l'immobilisme inspiré par le catastrophisme des médias de masse, et ainsi redonner le *vouloir agir* à ses participants. Cependant, ces lieux alternatifs d'éducation, de rencontres et de discussions, porteurs d'utopies coopératives, font face à des difficultés temporelles de mobilisation et d'intérêt. Notre travail vise à déterminer si les UP ont la capacité de participer à une transformation sociale par la reconquête de ses participants en leur capacité d'action. **Pourquoi l'UP a-t-elle partiellement échouée dans son projet d'émancipation par le savoir critique ?**

Sans vouloir réduire l'intérêt des UP d'aujourd'hui, la question se pose tout de même des difficultés rencontrées. Les grands absents parmi les upistes restent les ouvriers, les petits artisans, les commerçants, les agriculteurs, les employés du secteur tertiaire, les jeunes. Alors que faut-il entendre par populaire ? Or l'expérience des premières UP nous éclaire quant aux raisons de la désertion du public ouvrier, qui n'a plus que rarement franchi les portes des UP. Il semble en effet important d'identifier les formes actuelles d'aliénation pour mener vers l'émancipation, et le savoir, la théorie permettent cette identification. Mais peut être le savoir n'est pas suffisant. Nous commencerons par nous questionner sur le bien fondé ou non de l'éducation et le savoir comme outil d'émancipation en tentant de faire la différence entre

¹ Terme se rapportant aux personnes fréquentant les UP

l'éducation du peuple et l'éducation populaire en se penchant sur le système éducatif dans sa généralité. Suite aux pistes que cette recherche théorique aura soulevé, nous les confronterons à l'expérience des UP du 19^{ème} grâce à l'ouvrage très complet et critique de Lucien Mercier² ainsi qu'aux rencontres menées dans les UP de Toulouse et du travail réalisé au cours des derniers mois de stage.

² Les Universités Populaires : 1899-1914. Ouvrage résumant sa thèse soutenue en 1979, Université Paris I

II. LE SAVOIR ET L'EDUCATION PERMETTENT-ILS L'EMANCIPATION ?

« Personne n'éduque personne, personne ne s'éduque seul, les hommes s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde » (Freire, L'éducation, pratique de la liberté, 1967, p. 24)

Il existe deux bases latines différentes au mot *éduquer*. Dans un premier sens, il vient du latin *educare* « élever, construire ». Dans un second sens, il vient d'*educere*, « faire sortir, conduire hors de ». Le premier s'apparente à un mouvement vertical, le second à un mouvement horizontal. Par un jeu d'extrapolation, la première peut incarner l'éducation du peuple, qui forme, qui construit un bon citoyen, un bon travailleur. La seconde quant à elle est l'éducation populaire qui permet de « *construire une culture alternative émancipatrice* » (Lepage, 2012, p. 22) ce qui « *concourt à la prise de conscience de la puissance d'agir du peuple* » (Lepage, 2012, p. 18)

Les Up de notre cadre d'étude ne diffèrent pas beaucoup des universités classiques. Elles accueillent des intellectuels exposant leurs sujets d'étude devant un public, comme le maître de conférences devant son auditoire d'étudiants. Ainsi, les deux relèvent des principes d'éducation que l'on pourrait définir de *classiques*. Cependant l'objectif des UP étudiées, rappelons-le, est l'émancipation par le savoir. Or cette configuration de l'apprentissage du *savant* face à l'*ignorant* est-elle propice à l'émancipation ?

A. Le savoir, pouvoir symbolique de domination

Alain Accardo, ancien élève de Pierre Bourdieu, revient sur les théories de ce dernier dans son ouvrage « *Introduction à une sociologie critique, Lire Pierre Bourdieu* ». Il explique qu'il existerait deux types de dominations liées pour la première au pouvoir temporel (économique) et la seconde au pouvoir symbolique (culture). Les tenants de la domination symbolique étant eux-mêmes dominés par les tenants de la domination économique. Le rôle des intellectuels, responsables du pouvoir symbolique, remonte également (comme les premières Up) au 19^{ème} siècle, lorsqu'ils ont commencé à former une catégorie sociale propre et qu'ils ont pris conscience de leur responsabilité.

1) Nouvelle catégorie sociale : celle des intellectuels

Dans son essai d'histoire comparée, Christophe Charle³ revient sur la naissance des intellectuels comme catégorie sociale propre. Ce processus commence, selon lui, au début du 19^{ème} siècle. L'Affaire Dreyfus ayant permis la cristallisation du concept d'intellectuel, ce regroupement de « *professionnels de la manipulation des biens symboliques* »⁴ (Charle, 1996, p. 18), constitué d'un ensemble de professions ; les savants, hommes de lettres, enseignants, journalistes, étudiants, artistes, médecins, avocats.

L'Affaire Dreyfus participa au questionnement de cette nouvelle catégorie sociale sur son rôle politique et social. A la suite de l'article de Zola ; « *J'accuse* », un nombre important d'universitaires, tenus pourtant à rester neutre du fait de leur statut de fonctionnaire, s'engagent en faveur de Dreyfus. « *Pour la première fois, ce combat intellectuel devient un combat politique en vraie grandeur. Il parvient à mettre en mouvement la classe politique, une grande partie de l'opinion publique et des institutions fondamentales (la justice, l'armée)* » (Charle, 1996, p. 263). Puis les antidreyfusards aussi revendiquent leur opinion en mettant en valeur leur statut de profession intellectuelle. Ainsi, « *le terme intellectuel qui était devenu synonyme de dreyfusards est, à partir de ce moment, également utilisé dans l'autre camp. Il a alors acquis sa dimension universaliste et peut resservir dans d'autres combats [...]* » (Charle, 1996, p. 264). Au cœur de l'Affaire, les intellectuels ont créé La Ligue des Droits de l'Homme et également participé au début du mouvement des UP car l'Affaire a « *obligé les intellectuels, notamment ceux des jeunes générations, à réfléchir sur leur fonction sociale réelle et sur les injustices du système scolaire* » (Charle, 1996, p. 265).

De ce fait de société, les intellectuels apparaissent comme ayant une responsabilité quant aux tendances de société. Il leur revient d'agir sur la pensée pour faire évoluer le monde. Agissant

³ 1951 : historien français, professeur à l'université d'Histoire contemporaine, Sorbonne

⁴ Définition proposée par Pierre Bourdieu, cité dans l'essai de Christophe Charle

en faveur ou défaveur des classes dominantes en place, ils s'appuient sur le peuple ou sur les élites et ont un rôle à jouer dans l'éducation. Pierre Bourdieu et Michel Foucault voient tout deux le savoir comme un pouvoir symbolique de domination étant aux mains des intellectuels. « *Dans tous les champs et sous-champ de la vie culturelle, intellectuelle, artistique, politique, ces catégories sont engagées dans une concurrence acharnée pour le monopole du pouvoir symbolique qui en est l'enjeu spécifique par excellence.* » (Accardo, 2006, p. 236)

De fait, la production intellectuelle, reléguée par les médias et l'école, n'est pas sans incidence sur le déroulement du débat public. Se pose alors la question des modes de transmission des idées entre élitisme et populisme.

2) Elitisme ou populisme

Michel Onfray exprime dans un entretien que : « *soit on descend les gens jusqu'à une culture basse et à ce moment là on est dans la démagogie et le populisme à leur faire croire que parce qu'ils auront une conversation de bistrot comme on en a souvent dans les cafés philos, assaisonnée d'une référence de Spinoza on a fait de la philosophie. Les petits potins saupoudrés de référence philosophique suffisent à faire de la philosophie. Non, il faut un savoir vérifié, vérifiable.* »⁵. Cette posture soulève une question. Est-ce qu'on ne peut reconnaître aux franges de la population possédant le moins de *bagage culturel*, la capacité de s'exprimer sur leur expérience. Dans que cas il convient de défendre le savoir comme quelque chose de noble demandant du temps et du travail pour y accéder. Selon Michel Onfray, se serait faire de la démagogie ou du populisme que de *descendre* la culture jusqu'aux gens, créant ainsi une *culture basse*. Ainsi les intellectuels ont en leur possession le *bagage culturel* nécessaire à pratiquer correctement leur science. Face à eux, des *ignorants* qui peuvent sortir de leur aliénation en accédant aux connaissances des élites. Ainsi se dresse un rapport de

⁵ Vidéo « Michel Onfray : Les Universités populaires » url : https://www.youtube.com/watch?v=Z47B4Z_maSg

domination entre ceux qui possèdent le pouvoir symbolique et ceux qui ne l'ont pas. Et « *du fait de leur position, les dominants sont en accord profond avec le monde social tel qu'il est* » (Accardo, 2006, p. 229). Selon Accardo, les dominants ont la sensation d'incarner la personnalité du leader, du gagnant, d'être l'exemple à suivre plutôt que l'exception qui confirme la règle. Ils doivent leur position à leur talent et non à leur *essence sociale*. Il incomberait donc à chacun la responsabilité de choisir ou non d'accéder à ce bagage culturel nécessaire à penser sa vie. Cette posture ne se rapprochait-elle pas du système éducatif reposant sur la méritocratie ? Et auquel cas, est-ce que cette posture ne serait pas critiquable ? L'école qui est supposée être le lieu d'apprentissage par excellence, ou chacun à une chance, ne reproduit-elle pas les rapports de domination ?

3) Reproduction des rapports de dominations

L'habitus populaire a intériorisé le logique des rapports de domination et permet « *de conférer ainsi un caractère hautement légitime à des propriétés relevant d'un arbitraire culturel parmi d'autres mais auquel des circonstances historiques favorables ont permis de faire autorité, de devenir exemplaire et donc normatif* » (Accardo, 2006, p. 244).

L'éducation dans sa forme classique reproduit ce schéma de domination. Elle place les apprenants en position *inférieure* à l'enseignant, ce dès le plus jeune âge. Les UP reproduisent également ce schéma, mettant en avant un conférencier qui sait. De cette reproduction ne peut surement pas résulter une émancipation des upistes. Mais ce ne peut également pas être l'unique raison. La pédagogie utilisée peut aussi être critiquée. Il est alors utile de revenir sur la conception des pratiques éducatives françaises.

B. Les pratiques éducatives considérées comme le moyen d'un bon dressement

Après la seconde guerre mondiale, l'Instruction Publique devient l'Education nationale. Le programme change. En effet, le gouvernement provisoire basé à Alger prend conscience des lacunes de l'Instruction Publique face au manque de réaction de la population sous l'occupation nazi. Le projet de l'Education Nationale est de créer une école laïque de la République, plus à même de créer des citoyens responsables. « *En fait la République a besoin d'un être humain [...] capable d'intérioriser des règles pour pouvoir les vivre déraciné de ses allégeances traditionnelles et du regard d'autrui : on passe d'une société de surveillance à une société de contrôle a posteriori.* » (Baubérot, 2013, p. 53). L'Ecole veut donc devenir le porteur de l'idéologie républicaine, et doit pour cela *transformer* chaque enfant en un citoyen utile à cette République, ce par des techniques de dressement, comme le démontre Michel Foucault.

1) Créer des individus utiles à la société

Dans l'ouvrage « Surveiller et Punir » de Michel Foucault, publié en 1975, ce dernier, voit dans l'organisation du système carcéral et la naissance des prisons à la fin du 18^{ème} siècle, la création d'un appareil étatique de la normalisation *dressant* ses citoyens. Puis dans la troisième partie de l'ouvrage, il fait un parallélisme entre ce système de punition carcéral et l'école née également au 18^{ème} siècle appliquant les mêmes principes de dressement pour créer un individu *utile* à la société. « *Le pouvoir disciplinaire [...] n'enchaîne pas les forces pour les réduire, il cherche à les lier de manière, tout ensemble, à les multiplier et à les utiliser. Au lieu de plier uniformément et par masse tout ce qui lui est soumis, il sépare, analyse, différencie, pousse ses procédés de décomposition jusqu'aux singularités nécessaires et suffisantes. [...] La discipline fabrique des individus* » (Foucault, 1975, p. 200). Pour

fabriquer ces individus utiles à la société, les trois leviers utilisés sont la *surveillance hiérarchique*, la *sanction normalisatrice* et *l'examen*. La surveillance hiérarchique consiste en un *œil* qui regarde tout. Le maître, le professeur, incarne ce regard qui contraint, qui exerce un pouvoir de coercition. La sanction normalisatrice consiste en une *micropénalité* face aux mauvaises conduites liées au temps, à l'activité, à la manière d'être, au discours, au corps. Ces *micropénalités* marquant ainsi la norme à suivre sous le regard des supérieurs hiérarchiques, implique de s'y soumettre. La sanction est vue comme correctrice.

Ainsi les principes d'éducation ont pour objectif de former à devenir un individu ayant intégré les normes de la société. Il devient ainsi un élément utile à cette société. Mais ces normes, qui sont utiles pour vivre ensemble ne permettent pas de créer des individus critiques et indépendants. Le gouvernement provisoire d'Alger avait comme projet l'éducation politique des jeunes, pour leur faire accéder à une citoyenneté consciente. Ce projet semble dévié en une normalisation du comportement, imposé par l'autocensure plus que par la compréhension des enjeux. Ces pratiques éducatives normalisent et anesthésient donc l'originalité.

2) Des pratiques éducatives qui anesthésient le corps social

Montaigne disait qu'il valait mieux avoir une *tête bien faite* que *bien pleine*. Edgar Morin reprend cet adage dans son livre du même titre en expliquant qu'une *tête bien faite* est une « *aptitude générale à poser et traiter des problèmes, [et posséder] les principes organisateurs qui permettent de relier les savoirs et de leur donner du sens* » (Morin, 1999, p. 23) la *tête bien pleine* quant à elle c'est le « *savoir accumulé, empilé et qui ne dispose pas d'un principe de sélection et d'organisation qui lui donne un sens* » (Morin, 1999, p. 23), « *c'est une accumulation stérile* » (Morin, 1999, p. 26).

i. L'accumulation stérile

Edgar Morin explique que la scolarité éteint petit à petit la curiosité d'un grand nombre d'élèves, pour les diriger vers une spécialisation. La pierre angulaire de cette curiosité est le doute. Or à l'école on ne nous permet pas de douter. La science par exemple n'est pas abordée par ses limites mais par sa toute puissance.

« *La connaissance n'est connaissance qu'en tant qu'organisation, mise en relation et en contexte des informations* » (Morin, 1999, p. 17). Etant submergé d'informations, au point de se sentir impuissant face à tant d'injustices, on ne comprend pas pour autant mieux le monde qui nous entoure. « *Nous n'arrivons pas à intégrer nos connaissances pour la conduite de nos vies* » (Morin, 1999, p. 17). Tant que la pédagogie considère que l'élève est une tête vide à remplir, il restera objet et non sujet. C'est ce que défend Paolo Freire en critiquant l'éducation dans sa conception dite *bancaire*, où il oppose l'*éducation-domination* à l'*éducation-libération*. « *Il ne peut pas y avoir de connaissance, car les élèves ne sont pas appelés à connaître mais à mettre en mémoire ce que raconte l'éducateur* » (Freire, *Pédagogie des opprimés*, 2001, p. 63)

ii. La conception bancaire de l'éducation

Le dernier ouvrage de Paolo Freire, pédagogue brésilien, paru en 1969 au Brésil et traduit en 1974 en France « *Pédagogie des opprimés* », revient sur son expérience d'alphabétisation des paysans d'Amérique du Sud pour étayer sa critique de l'éducation qu'il définit de *conception bancaire de l'éducation comme instrument d'oppression*. En effet, il compare l'éducation au système de dépôts bancaires. De même que l'argent à la banque, l'éducateur dépose des connaissances que l'élève doit classer, archiver et garder. Or, « *plus les élèves s'emploient à archiver les dépôts qui leur sont remis, moins ils développent en eux la conscience critique*

qui permettrait leur insertion dans le monde comme agents de transformation, comme sujets » (Freire, Pédagogie des opprimés, 2001, p. 53).

De ce dépôt l'élève n'est qu'*objet*, qu'un récipient vide à remplir. L'éducateur lui, pratique l'acte cognitif qu'il transmet par la suite. Mais comme nous le dit Henri Bergson dans son ouvrage « Introduction à la métaphysique », publié en 1934, concernant la compréhension d'une idée, prenant l'exemple du concept de durée ; « *nulle image ne remplacera l'intuition de la durée, mais beaucoup d'images diverses, empruntées à des ordres des choses très différentes, pourront, par la convergence de leur action, diriger la conscience sur le point précis où il y a une certaine intuition à saisir* » (Bergson, 2013, p. 65). De même, aucune parole ne peut d'elle-même nous éclairer tant que l'idée n'est pas prête à être comprise par la personne. Tant que l'acte cognitif n'est pas engagé par l'élève. Or l'accumulation du savoir n'induit pas l'acte cognitif.

Ainsi, considérer les élèves comme des têtes vides à remplir pourraient être une cause d'anesthésie du corps social des élèves. Cela « *annule le pouvoir créateur des élèves ou le réduit au minimum* » (Freire, Pédagogie des opprimés, 2001, p. 53). De plus dans cette conception de l'éducation, l'élève n'a pas son mot à dire quant au programme, il ne pratique pas non plus l'acte cognitif, il doit absorber tant bien que mal ce que lui transmet l'éducateur.

De cette conception critique de l'éducation est aussi reproché son aspect de théorie pure. « *Discourir, toujours discourir [...] sur ce qui est complètement en dehors de l'expérience existentielle des élèves, est devenu, assurément, le suprême souci de l'éducation. [...] Ce contenu est fait de morceaux de la réalité détachés du tout dont ils proviennent et dont la vision leur rendrait une signification* » (Freire, Pédagogie des opprimés, 2001, p. 50)

Appuyant cette critique de l'éducation basée sur l'accumulation stérile de savoir, ne permettant pas la connaissance, Paolo Freire, y oppose une éducation populaire de la conscientisation par la praxis.

C. L'éducation populaire, la conscientisation, la praxis

Paolo Freire, initiateur des cercles de culture, prône une éducation *conscientisante* mise en forme dès 1961. Méthode rendue officielle en 1963 au Brésil jusqu'au coup d'Etat de 1964. En œuvrant pour l'éducation des adultes il considère que « *plus les élèves prennent conscience du fait qu'ils sont des êtres situés dans le monde et avec le monde, plus ils se sentiront mis au défi et plus ils seront obligés de donner une réponse.* » (Freire, Pédagogie des opprimés, 2001, p. 64). L'homme transforme le monde, il le transcende. Paolo Freire défend la praxis, qui est pour lui la théorie de l'agir, en lieu et place de l'action pure ou de la théorie pure. Ni verbalisme, ni activisme, « *réflexion et action doivent entrer en jeu simultanément* » (Freire, Pédagogie des opprimés, 2001, p. 120). Sans praxis, « *les masses populaires ne peuvent plus véritablement voir le monde, le dénoncer, le mettre en question, le transformer en l'humanisant* » (Freire, Pédagogie des opprimés, 2001, p. 118), et la praxis passe par le dialogue avec les masses populaires. « *Au fur et à mesure qu'une méthode active aide l'homme à prendre conscience de sa problématique, de sa condition de personne, donc de sujet, il acquerra les instruments qui lui permettront des choix [...]. Alors il se politisera lui-même* » (Freire, Pédagogie des opprimés, 2001, p. 9)

Paolo Freire critique la vision mécaniste qui veut que l'accession à la connaissance suffise à la prise de conscience des hommes. Il faut selon lui prendre le problème dans l'autre sens. C'est « *la situation concrète dans laquelle se trouvent les hommes [qui] conditionne leur conscience du monde et que celle-ci conditionne leurs attitudes et leur capacité d'affrontement* » (Freire, Pédagogie des opprimés, 2001, p. 122). En prenant conscience de

leur situation concrète, des raisons, des causes, des enjeux de cette situation, il serait possible à un individu de changer de référentiel et ainsi envisager sa réalité différemment. De ce mouvement de la conscience, l'anesthésie pourrait prendre fin.

Le système éducatif classique semble reproduire les rapports de domination de la société. Elle applique une pédagogie basée sur l'accumulation du savoir. Pédagogie qui semble mettre l'élève dans une posture d'objet qui ne pratique pas l'acte cognitif. Pédagogie aussi qui forme des individus à suivre des règles, et étouffe l'esprit critique. Et considérant l'élève comme *ignorant*, et étant responsable de son ignorance et de sa motivation à en sortir.

Dans la seconde partie de cette étude, nous allons confronter ces déductions théoriques aux faits empiriques afin d'infirmer ou confirmer l'hypothèse suivante. Est-ce que l'usage des conceptions classique du système éducatif ne serait-elle pas un frein pour atteindre l'objectif de prise de conscience et d'émancipation des Up? Car le souhait humaniste de délivrer le peuple de l'aliénation par le savoir semble compromis en recourant aux mêmes pédagogies qui ont permis de le dominer.

III. LES UP D'HIER ET D'AUJOURD'HUI, TRIBUTAIRES DE L'HISTOIRE SOCIALE

« [L'UP était] une entreprise d'éducation qui a voulu couvrir toute la France, qui est née des profondeurs du pays et ancre ses racines dans l'histoire politique, économique, sociale et culturelle de cette fin de siècle. » (Mercier, 1986, p. 11)

Le fait de vouloir éduquer des personnes semble compliqué. Nous avons, dans la partie précédente, questionné le concept que l'on peut nommer *classique* d'éducation du peuple. Une personne possédant le savoir et le transmettant à d'autres qui l'ignorent, posture mettant le receveur en posture de passivité. Cette conception de l'éducation peut expliquer en partie l'échec des Up dans leur projet d'émancipation, mais ce ne doit pas être l'unique raison. En se penchant sur l'histoire de ce mouvement, un autre élément semble important, qui lui, joue sur la fréquentation des Up. Les premières Up du 19^{ème} ont eu un auditoire populaire important, qui semble infime face à aujourd'hui. Ainsi, nous allons nous pencher sur l'histoire sociale liée à la première vague d'Up du 19^{ème} siècle et la troisième du 21^{ème} siècle. Tout en mettant ces expériences en rapport avec l'hypothèse théorique que nous avons relevé précédemment.

Le 19^{ème} siècle français est marqué par de nombreuses instabilités. Tant économiques, que politiques ou culturelles. Ce siècle voit notamment la naissance du mouvement ouvrier face au développement de l'économie capitaliste.

A. Le 19^{ème} siècle et la lutte du Capital et du Travail

Revenir en détail sur le contexte ayant vu naître les Up demanderait un travail de recherche à part entière. Cependant, il est important d'appréhender, dans ses grandes lignes, la dynamique ayant propulsé le nombre d'UP de zéro à 124 en à peine deux ans, pour étudier les raisons de l'échec cuisant qui a suivi pour qu'en une dizaine d'années cet élan populaire s'évanouisse à l'aube de la première guerre mondiale. Lucien Mercier⁶, dans son ouvrage sur les Universités populaire revient sur cette période allant de l'Affaire Dreyfus, jusqu'à la seconde guerre mondiale, et qui a vu naître et disparaître un mouvement d'éducation populaire pourtant prometteur. Grâce à son travail de recherche il nous livre un ouvrage éclairant sur ce mouvement qui naît au sein d'une société instable tant politiquement qu'économiquement.

⁶ Ouvrage résumant la thèse soutenue en 1979, Université Paris I

1) Une société française instable

La France du 19^{ème} siècle est marquée par plusieurs évènements qui ne seront pas cités dans leur exhaustivité ici. Cependant quelques faits majeurs ont concourus sans nul doute à l'émergence du mouvement des Up. Notamment l'Affaire Dreyfus, qui, nous l'avons expliqué plus tôt, a accéléré l'apparition des intellectuels comme catégorie sociale propre. L'Affaire a également mis à jour les profondes déchirures de la société française, les dreyfusards s'inquiétant « *que ces faits aient troublé si peu de conscience, qu'il n'est pas mis au moins en défiance plus d'esprits scrupuleux, qu'enfin l'inculpé n'ait pas tout au moins bénéficié du doute dans l'esprit des juges et du public antirévionniste... c'est la scandale de la Raison* » (propos de Théodore Ruysen⁷), (Mercier, 1986, p. 33). Ce manque de réaction et de doute réveille les inquiétudes républicaines. Le mouvement ouvrier prend de l'ampleur, les attentats anarchistes inquiètent. Une part de la population française, dominée par la bourgeoisie capitaliste rêve de grand soir. Georges Deherme, ouvrier typographe, faisant partie de l'élite ouvrière se rapproche de certains intellectuels pour lancer le projet d'Up.

i. Deherme, ouvrier typographe et militant anarchiste

Georges Deherme, militant anarchiste écrivait dans ses années de jeunesse : « *Nous ne cesserons donc de faire partout et toujours une guerre acharnée aux préjugés et à ceux qui les maintiennent. Car nous croyons que ce sont eux qui mettent le plus d'entraves au but que nous poursuivons par la Révolution sociale qui renversera cette société pourrie qui n'est basée que sur l'assassinat légal et l'exploitation, pour la remplacer par une société égalitaire basée sur la paix et le travail, où chacun produisant selon ses forces et ses capacités, pourra consommer selon ses besoins et, pour nous résumer, par la Société Communiste Anarchiste. Vive la révolution sociale !* »⁸ Anarchiste virulent dans sa jeunesse, il s'éloigne de la

⁷ 1868-1967 : philosophe et militant pacifiste français

⁸ Dictionnaire des militants anarchistes : <http://militants-anarchistes.info/spip.php?article1117>

revendication violente et se questionne sur les moyens possibles de transformation sociale de la société. Il croyait en l'incapacité politique des masses vues comme une masse moutonnaire et veut « *d'une instruction moins pédante, moins sèche, plus large, plus vivante qui agira plus sur l'âme que sur la mémoire* » (Mercier, 1986, p. 24). Le projet était d'offrir « *une large description de l'évolution laborieuse de l'esprit humain, un impartial résumé de toutes les hypothèses dont l'humanité s'est satisfaite jusqu'à maintenant, une étude respectueuse de toutes les vastes synthèses tentées par le génie de l'homme pour dominer l'absolu ; la diffusion de la forte méthode de la sociologie positive : l'éveil en un mot de l'esprit scientifique et philosophique* » (Mercier, 1986, p. 24).

Vaste projet, créé en étroite collaboration avec Gabriel Séailles, professeur d'histoire de la philosophie à la Sorbonne. Deherme se méfiait des partis politiques et souhaitait créer une société des Up laïque et libertaire. Séailles quant à lui était un sympathisant socialiste. A la création de la société des UP, Deherme est évincé et Séailles en devient le président. Ainsi les Up deviennent déjà le lieu de combat idéologique.

2) Au départ, l'UP provoque la convoitise

Dès la création de la première Up en 1898 et de la société des Up, en 1899, ce sont les intellectuels qui prennent la main sur le projet. Les objectifs semblent différer d'une personne à l'autre. L'Up semble pouvoir incarner un outil face aux problématiques sociétales d'instabilité. Mais chaque protagoniste y voit un enjeu différent. Le mouvement ouvrier et le socialisme prend de plus en plus d'importance par le biais du syndicalisme notamment. Le peuple devient central, il n'est pas possible de l'ignorer, et devient un enjeu stratégique. Le projet, dans l'esprit de tous, servirait à former une passerelle entre deux mondes, le peuple et l'élite. Certains souhaiteraient y voir le début d'une collaboration de classe, d'autre plus critique y voient un projet de formatage culturel.

i. Collaboration de classe ou formatage culturel ?

Deherme, lorsqu'il projette de fonder des Up, souhaite y voir la naissance d'une collaboration de classe. Ce serait le lieu de rencontre des ouvriers et des intellectuels pour détruire les murs séparant deux mondes qui s'opposent. Ce projet utopique repose sur le fait de l'interdépendance de ces deux mondes pour avancer, sans forcément recourir à l'oppression. « *L'ouvrier a besoin du savant pour acquérir une méthode d'étude. De même l'intellectuel reçoit du travailleur manuel une expérience concrète de la vie qui vaut toutes les expériences de laboratoire, toutes les médiations abstraites du philosophe* ». Une UP « *est une amitié entre intellectuels et manuels* » (Mercier, 1986, p. 25). L'idée est de créer une œuvre vivante qui s'adapte à ceux qui la fréquentent.

Un autre point de vue veut que l'élite craignant pour la paix sociale et souhaitant apaiser les tensions de classes, souhaite que l'Up soit un lieu où les intellectuels puissent se mélanger au peuple ouvrier afin de transmettre la culture des élites en créant des liens et passerelles entre les deux mondes pour que « *de nouvelles élites sorties du monde ouvrier, intermédiaires culturels [soient] capable de faire passer auprès des masses le discours dominant* » (Mercier, 1986, p. 28). Ce peuple qui commence à gronder, doit être dompté, pour cela il faut le connaître pour l'éduquer. Le but des UP de ce point de vue était donc le formatage culturel, la démocratisation culturelle définie comme la promotion de la culture des élites, le désir d'élever les masses à la culture bourgeoise. L'objectif de normaliser la culture revient aux théories avancées précédemment quant au savoir comme processus de domination. Les Up permettraient de formater les masses populaires en leur inculquant la bonne culture et le respect des élites.

L'Up devient un lieu de convoitise pour la bourgeoisie en place, qui y voit un outil permettant d'apaiser les tensions de classes. Elle devient également un objet de convoitise pour les autres

idéologies naissantes ou vieillissantes, chacun y voyant la porte permettant d'accéder directement au peuple.

i. Accaparement du projet d'UP à des fins politiques

Crée dans l'esprit d'un anarchiste, aidé par un socialiste, souhaitant que cela reste laïque, l'Up provoque la convoitise tant envers l'Eglise qui souhaite retrouver sa splendeur d'antan, tant envers le socialisme naissant qui y voit un lieu de propagande populaire. La neutralité et l'éclectisme voulu par Deherme est très critiqué, chacun souhaitant défendre son idéologie. Lui, pense que « *les bonnes idées chassent les mauvaises* » (Mercier, 1986, p. 113). Le plus grand désaccord est au sujet du socialisme. Une grande part des intellectuels participant aux Up sont des sympathisants socialistes et refusent toute présence religieuse ou bourgeoise, comme le prouvent les propos de Lafargue⁹ rapporté par Lucien Mercier, « *que les bourgeois qui s'intéressent aux UP en aient conscience ou non, ce mouvement est un essai de captation intellectuelle de la classe ouvrière et une tentative pour donner à l'idéologie bourgeoise une nouvelle prise sur le cerveau ouvrier.* » (Mercier, 1986, p. 107) . Il ajoute, « *l'ouvrier mal nourri, que dix à douze heures d'atelier épuisent, ne peut avoir qu'une très petite somme d'énergie pour organiser les syndicats, des coopératives, des groupes politiques et socialistes ; rien donc ne serait plus profitable à la classe capitaliste que d'entraîner les militants des syndicats et des organisations socialistes à absorber ce faible résidu d'énergie intellectuelle dans des études scientifiques, littéraires et autres.* » (Mercier, 1986, p. 107) Cette critique d'un militant socialiste est réprouvée par Jean Jaurès selon qui la science conclut d'elle-même au socialisme, il n'y a pas besoin de professeurs dogmatiques. La science est libératrice et révolutionnaire.

⁹ 1842-1911 : socialiste français qui récuse la pensée bourgeoise comme moyen d'émancipation

L'UP a pour objectif *d'élever* le peuple en lui rendant accessible les créations de l'esprit humain. Pour Séailles « *l'ambition n'est pas de diminuer le nombre de conscrits illettrés et d'obtenir des statistiques honorables, nous voudrions agir sur l'individu, développer sa puissance de penser, au sens propre du mot : l'élever* » (Mercier, 1986, p. 24). Dès sa création chaque courant, chaque acteur influant souhaite défendre son pré carré. Or à cette lutte idéologique, le principal est éludé ; la volonté du peuple. Donc le déclin des Up peut s'expliquer par « *la vanité de tentatives d'éducation qui commencent par la négation de ceux que l'on a le projet d'éduquer* » (Mercier, 1986, p. 179)

3) Un déclin très vite amorcé

La première Up, du nom de « Coopération des Idées » fut créé en 1898. Au début de l'année 1902, c'est 80% des Up qui auront vu le jour sur un total de 222. Il y en aura 38 à Paris, 31 en banlieue et 153 en province. Les deux tiers d'entre elles sont créées grâce à une dynamique ouvrière portée en général par les Bourses du Travail ou les syndicats. Le projet de base est humaniste, il prône l'éducation pour tous et le décroisement. Dès 1904, le mouvement connaît un ralentissement jusqu'à ce qu'il ne reste à la veille de la guerre qu'une vingtaine d'entre elles. Cette chute aussi rapide trouve plusieurs débuts d'explication grâce au travail de recherche de Lucien Mercier. Une première explication vient du fait de la domination des intellectuels au sein des Up.

i. Une domination des intellectuels

Les principes de mélange des classes « *résistent mal à la réalité du fonctionnement, qui met en évidence l'omniprésence des intellectuels* » (Mercier, 1986, p. 105). Les ouvriers ne sont pas ou peu conviés à la table de la présidence ni même consultés au sujet de la programmation. Cela se pressent dès les soirées d'inauguration des nouvelles Up. En effet, ce projet attire la curiosité des élites, qui y trouvent un amusement très à la mode. Ce sont eux

qui financeront les loyers des Up, et lors des soirées d'inauguration les salles sont pleines de l'élite bourgeoise et des intellectuels, les ouvriers ne s'y sentent pas accueillis. Pourtant lors des premières conférences, les salles sont relativement pleines, mais très vite l'intérêt des ouvriers tombe, et leur présence se fait de plus en plus rare. L'effet de mode s'essouffle, et le financement de l'élite également.

L'Up dont le projet est l'émancipation du peuple, se voit soumis au financement de la classe bourgeoise et à la gestion unilatérale des intellectuels. Ainsi, l'un et l'autre des mondes continuent à reproduire les rapports de domination. De plus, Mercier explique que le problème est « *dans le contenu de l'enseignement et dans les difficultés d'échanges entre l'orateur et son public* » (Mercier, 1986, p. 114).

ii. Un décalage pédagogique

« *Le conférencier vient pour dire ce qu'il sait, non pour répondre à une demande* » (Mercier, 1986, p. 114). Les masses ouvrières ont petit à petit déserté les rangs de l'UP car les enseignements de physique, chimie, science, littérature, n'était d'une part pas assez bien construit pour être préhensible par des individus peu scolarisés. D'autre part le choix de l'enseignement est remis en question. Selon Francis Delaisi¹⁰, créateur de l'UP de Rennes, l'échec des UP est explicable par le décalage entre ce que les intellectuels ont proposé et ce que le monde ouvrier souhaitait « *Que demandait l'ouvrier? La connaissance précise et pratique de la société où il peine. Que lui a offert l'Universitaire ? La connaissance des métaphysiques, des littératures, des arts du passé : en somme des distractions, une culture d'oisifs. Comme d'ordinaire le peuple demandait du pain, comme d'habitude on lui a offert de la brioche* » (Mercier, 1986, p. 109).

¹⁰ 1873-1947 : écrivain, journaliste, syndicaliste, et économiste français

A cette critique de la méthode, Durkheim propose de substituer le principe de conférence unique et isolée à un programme de conférences suivies, enchaînées. Et non pas se contenter d'un demi-savoir. Chaque année de l'existence des UP, voit des rebondissements, de nouvelles propositions pour résoudre les problèmes idéologiques ou pratiques ralentissant le développement de celles-ci. Mais le fond du problème reste essentiellement toujours le même, c'est-à-dire un projet de société pour les intellectuels doublé d'une incompréhension du monde ouvrier. « *La règle de toute bonne pédagogie c'est de bien connaître son public, dans le cas des Universités populaires, c'est de s'intéresser à la classe ouvrière, d'étudier ses conditions d'existence.* » (Mercier, 1986, p. 115). Or la « *différence entre un cours magistral, dans un amphithéâtre de la Sorbonne, écouté religieusement [...] et la conférence faite autour d'une table au milieu de militants prompts à poser la question qui déroute* » (Mercier, 1986, p. 115), a mis les intellectuels en position parfois délicate. Certains intellectuels pour pallier à cette différence, ont changé leur mode vestimentaire, tel l'ethnologue Daniel Halévy¹¹, mais cela ne résout pas grand-chose comme le montre Mercier par la référence au témoignage suivant d'un ouvrier : « *l'habit négligé nous paraissait une insulte, et les gros souliers nous indiquaient qu'il croyait se rapprocher de nous et se faire une apparence populaire* » (Mercier, 1986, p. 118). Malgré la motivation des intellectuels à mener ce projet à bien, ils essuient de nombreux échecs.

« *Ces tentatives d'adaptation, et de mimétisme par rapport à l'enseignement traditionnel, présentées comme remède miracle à la désaffection des adhérents, ne donnent pas les résultats espérés* » (Mercier, 1986, p. 112). Comme le prouve l'expérience de l'Up de Besançon dirigé par Lucien Febvre¹² qui décide de proposer des conférences sur l'Histoire sociale française de 1815 à 1875. Les séances étaient très fréquentées. Au contraire, à l'UP du

¹¹ 1872-1962 : historien, ethnologue et essayiste français

¹² 1878-1956 : historien moderniste français, créateur des Annales

Bourg, les cours sur Socrate, Marc Aurèle ou Rousseau était un échec. Suite à ces problèmes pédagogiques, les Up qui tiennent pourtant le coup prennent un virage à 180 degrés.

iii. La transformation

A partir de 1902, le déclin des UP est de plus en plus visible. Afin de répondre à la désertion, une des solutions est d'augmenter les activités récréatives et petit à petit les Up se transforment en « *écoles professionnelles, en centres de loisirs où l'on vient se détendre en famille après une longue semaine de travail* » (p.137). En raison également de la durée du temps de travail, le projet d'UP reste un échec, cette dernière s'adressant plus à l'élite ouvrière qu'à la masse abruti par une journée de travail de 10 à 12h. « *L'université populaire qu'il fallait faire n'était pas faisable avant la journée de huit heures* » (Mercier, 1986, p. 120).

Le déclin de l'UP s'explique donc par une difficulté à se mettre d'accord sur le but de cette dernière, pour certains, instrument de lutte des classes, pour d'autres, instrument de fusion des classes. Les UP ayant besoin des intellectuels pour les conférences, des ouvriers pour les suivre, et des bourgeois pour les financer, les désaccords entre classes ne se résolvent pas et soit les bourgeois, soit les intellectuels, soit les ouvriers désertent.

La situation politique et sociale de cette fin de siècle a joué en faveur mais aussi en défaveur du projet d'Up. En faveur car le besoin étant prégnant d'un lieu de rencontre des différentes classes que composait la société de l'époque, ce qui explique la forte adhésion de tous au projet dès le départ. En défaveur, car dans l'incapacité de trouver un objectif commun, l'Up est devenue un lieu de convoitise, où le peuple qui était visé, n'y trouvait plus son compte. Le 21^{ème} siècle voit renaître ce projet d'Up, directement inspiré des luttes ouvrières, mais dans un contexte politique, économique et culturel différent.

B. Les Up du 21^{ème} siècle, et la *religion néolibérale*

Bernard Friot, sociologue, lors de ses conférences défendant le salaire universel, critique le capitalisme comme incarnant une nouvelle religion intégrée à l'Etat. A la différence du 19^{ème} siècle, où la lutte entre le capital et le travail est en cours, aujourd'hui le capital aurait gagné la lutte et *colonisé* les esprits. « *L'église capitaliste a un rituel religieux [...]. Nous formatons pendant 18 ans nos enfants pour qu'ils se conforment aux exigences du marché du travail [et cela crée] l'inquiétude des parents pour les enfants qui ne se soumettent pas aux exigences du marché du travail* ». Il parle d'un « *Dieu dont il faut satisfaire les exigences* ». Rituel également, quand « *depuis le temple* », entendu les médias, « *sur le ton du moulin à prière on nous égrène le CAC 40* » avec la menace d'aller en enfer (le chômage, la crise). Il souhaite déplacer le combat laïc, entendu comme la souveraineté du peuple, vers la séparation de l'*Eglise capitaliste* et de l'Etat¹³. Cette métaphore souligne une problématique actuelle de l'intégration de la domination du capital, initié dès le 19^{ème} siècle. Au capital se confrontait alors le travail incarné par le mouvement ouvrier. Mouvement qui a disparu au fur et à mesure. Mais a-t-il disparu car il n'avait plus lieu d'être ?

1) Tentative d'homogénéisation culturelle

La lutte des classes est devenue une expression archaïque, ce par un glissement sémantique initié dans les années 80 et la chute du bloc soviétique. Un dossier du monde diplomatique intitulé « A quoi servent les formation politiques » datant de janvier 2015 revient sur cette transition. Depuis les années 1970, le milieu populaire connaît des transformations socio-économiques, de « *nouvelles figures populaires ont émergé, dans les services notamment, avec l'essor du groupe des employés.* » (Mischi, 2015). De plus le monde ouvrier a « *perdu en cohésion sociale* » (Mischi, 2015) car est confronté à la précarité et au développement du

¹³ Transcription d'une conférence de Bernard Friot : Religion capitaliste et Laïcité. url : <https://www.youtube.com/watch?v=oIdzo2HpRYk>

chômage. Les employés deviennent de nouvelles cibles pour les partis qui doivent changer leur grille de lecture du monde. En prenant l'exemple du 34^{ème} congrès de 2008 du Parti Communiste Français (PCF) Julian Mischi¹⁴ explique que « *le mot « ouvrier » n'apparaît qu'une seule fois, et comme un groupe social au même titre que beaucoup d'autres : il s'agit en effet de rassembler « ouvriers, techniciens, employés ou cadres, femmes et hommes salariés de toutes catégories, précaires, intellectuels, sans-papiers, sans-emploi, paysans, créateurs, étudiants, retraités, artisans »* » (Mischi, 2015). Les ouvriers ont disparu des discours politiques, pourtant, « *ceux-ci représentent toujours près d'un quart de la population active* » (Mischi, 2015). Et le vocabulaire disparaissant, devenant presque tabou, il devient plus difficile de se définir individuellement, de se placer dans le monde.

De même, Allan Popelard¹⁵ dans son article « A l'école des militants » rapporte les propos de Bruno Mégret au sujet du travail sur l'image du Front National (FN). « *Mon travail a consisté à homogénéiser la doctrine, le discours et le programme.[...] Nous prêtions une attention toute particulière aux éléments de langage. Il fallait absolument veiller à ne pas utiliser les mots de l'adversaire — dire “préférence” plutôt qu’“exclusion”, “catégories socioprofessionnelles” plutôt que “classes sociales” — et à introduire notre propre vocabulaire dans le débat politique — le concept d’“identité”, par exemple.* » (Popelard, 2015). L'effort marketing des différents partis politiques, soit pour policer leur image ou pour s'adapter au nouvel ordre mondial ont créé une confusion sémantique mais également culturelle. Car les mots servent à traduire la réalité vécue des hommes. Les idées également. Et lorsque Nicolas Sarkozy ou François Hollande citent Jean Jaurès, cela entretient la confusion.

¹⁴ Chercheur en sociologie à l'institut national de la recherche agronomique (INRA)

¹⁵ Agrégé de géographe à l'institut français de géopolitique, Université Paris VIII

Depuis l'échec soviétique, « *la figure du militant ouvrier a été dévalorisée par les couches moyennes intellectuelles. Des soupçons se sont portés sur l'engagement partisan, ramené à une forme d'embrigadement, et sur la formation, conçue comme un formatage.* ». (Popelard, 2015). La croyance voudrait qu'il soit impossible de penser les problèmes d'aujourd'hui avec les catégories d'autrefois. Mais, bien que le marxisme puisse être critiquable, cette idéologie reste une des seules critiques contre le capitalisme. En supprimant ces mots *malséants*, ne privent-ont pas les gens des mots utiles pour penser leurs problèmes? « *Les ouvriers et les employés demeurent majoritaires dans la population active française, mais les mutations de leurs conditions de vie (relégation spatiale) et de travail (division des collectifs de travail) ont fragilisé leur entrée dans l'action politique.* » (Mischi, 2015)

Les années 80 et la fin des 30 glorieuses voient renaître la critique du capitalisme et dans les mêmes temps de nouvelles Up héritières des mouvements ouvriers. Mais ces dernières ne paraissent pas avoir la même résonance face au peuple. Ce n'est que dans les années 2000 qu'elles prennent un nouvel essor, mais toujours moins flagrant qu'au 19^{ème} siècle. Est-ce que l'effacement de la lecture de la société en termes de classes n'y serait-elle pas pour quelque chose ? En rencontrant certaines Up sur la région de Toulouse, nous avons pu nous faire une idée des problématiques que celles-ci traversaient.

2) Des Up qui ne parviennent pas à atteindre leurs objectifs

Dans le cadre de notre recherche, plusieurs Up ont été rencontrées. Toutes différentes dans leurs objectifs, et pourtant toutes animées d'une philosophie humaniste souhaitant éclairer leurs upistes. Malgré l'énergie mise dans chacun de leur projet, les résultats, bien que positifs restent mitigés face aux objectifs énoncés. La première Up rencontrée fut l'Université Populaire de Philosophie (UPP) Alderan, une Up qui défend « *l'école de philosophie antique,*

[pour] lui redonner une place au cœur de la cité, et renouer avec le plaisir de philosopher et de partager l'aventure de la pensée libre »¹⁶

i. L'UP de Philosophie Alderan

ALDERAN, acronyme des noms des fondateurs, est un mouvement anglais qui est né d'un think-tank étant arrivé à la conclusion qu'il n'y avait pas d'ouverture sur l'agora, qu'il existait un oubli du populaire. La fédération est créée en 1969. C'est un courant d'inspiration démocratique hérité des Lumières réuni autour de l'idée de l'école de la philosophie antique et des mouvements d'éducation populaire. En 1981, Henriette Combe, ancien professeur de français et de philosophie à Toulouse, organise des réunions chez elle en regroupant des disciples du mouvement Alderan. Quatre ans plus tard, les statuts de l'association sont déposés et l'UPP Alderan est créée autour d'une trentaine de personnes, comme un club de philosophie. Ils souhaitent proposer des cycles de cours pérennes sur la philosophie et les lettres modernes qui vont à l'encontre du programme de l'université trop historique et pas assez expérientielle selon eux. L'objectif est de porter leur propre idée de la philosophie, nommée philosophie aldérienne, par la diffusion des savoirs en totale autonomie.

Leur objectif est de former des gens libres de penser ce qu'ils souhaitent, sans aucun précepte moral dicté, ils veulent éviter la moralisation de la liberté. Pour cela ils souhaitent tout d'abord rester libres eux-mêmes. Ils ont donc acquis leur propre moyen d'édition et ont un modèle économique d'intégration verticale qui repose sur la vente de leurs publications, les adhésions, la vente également de podcasts des conférences. Mais également sur la forte implication de bénévoles actifs gérés comme des salariés. Il y a 3 permanents ; 2 sur le centre

¹⁶ Site internet de l'association Aldéran : <http://alderan-philos.org/content/pr%C3%A9sentation-de-l'association-ald%C3%A9ran>

de ressources et un à la direction des cours et l'organisation des activités d'enseignements. Les deux salariés sont sous contrat aidé. Il y a une cinquantaine de bénévoles actifs.

Aujourd'hui ils ont une vingtaine d'activités pérennes : cercle d'athéisme, zététique, ciné-philos, café-philos, cercle de réflexion, cursus de formation, centre de documentation, samedi philo, histoire de la philosophie, formation philosophique pour les enfants, formation aux café-philos. Les cycles de philosophie ont lieu dans les locaux comportant une vingtaine de places assises. Depuis peu de temps, ils proposent un cycle sur l'économie, mais pour ces conférences, ils sont forcés d'emprunter un autre local car elles sont très fréquentées.

Eric Lowen, le responsable des études admet qu'il est difficile d'avoir des retours sur la réussite ou non du projet. Après les conférences, il y a peu d'échanges et les questions sont souvent peu pertinentes. Cela peut s'expliquer par le manque de temps pour assimiler et réagir à un contenu tout juste dévoilé. Il évoque également un problème de compréhension qui se traduit par un manque de participation. Nous pouvons déjà repenser à l'accumulation des savoirs critiquée plus tôt dans ce travail.

L'UPP Alderan a donc comme souhait humaniste de créer des individus libres pour permettre le dialogue citoyen. Cependant en rapprochant cette expérience de ses ancêtres du 19^{ème} siècle, on découvre les mêmes limites. Un champ lexical pas ou peu approprié, des sujets qui n'attirent qu'une faible part de la population, contrairement aux sujets économiques. Le fait également de proposer des cycles en journée ne permet pas à une population d'actifs d'y participer. De plus, le schéma pédagogique utilisé est classique et repose sur une accumulation du savoir, qui, à la lumière de la partie précédente, ne semble pas permettre de créer des individus libres et indépendants.

La seconde Up rencontrée fut l'Université Populaire de Toulouse (UPT) grâce au temps accordé par Stella Montebello et Gille Da-Ré.

ii. L'UP de Toulouse (UPT)

Créée en 2009, l'UPT trouve son origine dans une dynamique débutée dans les années 80. Au départ, un lieu, le Bijou, situé avenue de Muret à Toulouse. Ce lieu culturel de débat et d'échange est le point de rencontre de militants syndicalistes en rupture avec le monde syndical existant. Entre 1980 et 1995, un groupe qui se retrouve en ce lieu crée la revue "Collectif" qui sera publiée jusqu'en 1995, date d'élargissement du syndicat SUD (Solidaires, Unitaires, Démocratiques) qui porte les revendications des membres, la revue n'a donc plus raison d'être. Par la suite ce petit groupe de personnes vont être très actifs de 1995 à 2000 lors des grands forums sociaux à déclinaison locale, ces derniers sont un succès. En 2005 ils sont également présents lors de la bataille contre le TCEE (Traité sur la Communauté Economique Européenne). Au vue de la grande mobilisation des citoyens lors de ces manifestations, c'est en 2009 qu'est créée par quatre personnes l'UPT. Aujourd'hui le Conseil d'Administration est composé de 10 personnes, certaines à la retraite et d'autre encore en activité, toutes bénévoles. Aujourd'hui l'UPT fait régulièrement salle comble lors de ses conférences, parfois à la Bourse du Travail (200 places), parfois au Bijou (50 places) ou encore à l'Utopia lors de ciné-débat. L'UPT a mis en place des partenariats avec plusieurs collectifs (Terra Nova, Utopia, syndicats, Amis du Monde Diplomatique...).

Concernant le fonctionnement, ils réunissent régulièrement le CA pour décider des conférences à venir et une fois par an, ils réunissent un Conseil d'Orientation, où les adhérents et partenaires sont conviés pour discuter des orientations à prendre. En ce début d'année 2015, déjà 100 adhérents sont inscrits. L'adhésion est de 10 € minimum et n'est pas obligatoire pour assister aux conférences gratuites.

Pour ce qui est de la fréquentation, il existe un noyau dur d'une trentaine de personnes qui assiste à quasiment toutes les conférences. Dans les dernières proposées, qui traitaient de l'actualité (Syriza, système financier...) beaucoup de jeunes étudiants étaient présents. Cependant, les débats qui suivent les conférences restent très pauvres. Les fondateurs de l'UPT souhaitent créer un lieu d'échange et de débat, chose qu'ils n'arrivent pas à atteindre. Les personnes présentes *consomment* la conférence, et le débat n'arrive que très rarement à s'élever, les échanges restent très limités. Les fondateurs en sont conscients et mettent la faute sur la « *société d'aujourd'hui* ».

L'UPT a pour objectif clair d'être moteur de mouvements sociaux, grâce à l'apport théorique concernant des problématiques actuelles, et être ainsi un lieu de débat. Cependant, ils se méfient des initiatives de « *type Amap, monnaies locales* » qui selon eux sont des « *initiatives qui restent enfermées sur elles-mêmes* » et qui ne seront pas « *moteur d'un mouvement social* ».

Les problématiques de participation aux conférences, vues comme une simple consommation, peuvent faire apparaître plusieurs facteurs. Comme pour l'UPP Alderan, l'UPT applique une pédagogie classique qui n'emmène que difficilement au débat.

Ces deux expériences urbaines, regroupant de nombreux adhérents mérite la comparaison avec la Petite Université Populaire D'Arize Lèze (PUPAL), portée par Philippe Fréchet.

3) La Petite Université Populaire d'Arize Lèze (La PUPAL)

Lors de la 108^{ème} conférence organisée par la PUPAL, une trentaine de personnes étaient présentes. A l'ouverture de la séance, un gobelet à l'effigie de la PUPAL est remis à l'intervenant. Ce dernier commence face à un public attentif. Puis le temps des questions arrive, et l'échange ne manque pas d'intérêt. A la fin tout le monde se lève range la salle et l'heure de la convivialité commence autour du buffet ou chacun a apporté un petit quelque

chose. Pourquoi *petite*, parce qu'elle se veut modeste, à dimension humaine. Malgré la demande de la ville voisine pour élargir la PUPAL chez eux, Philippe Fréchet a toujours refusé, préférant essaimer qu'agrandir pour garder la notion très importante pour eux, de petite. Créée en 2010, avec 50 adhérents, elle en a aujourd'hui 321.

A la différence des Up rencontrées auparavant, la PUPAL a réussi à éveiller la curiosité de ses participants et à provoquer le débat. Chaque question était nourrie des expériences de chacun. Cette constatation peut s'expliquer par le nombre, et l'objectif énoncé de convivialité. Tout est fait pour se sentir bien accueilli et pour partager un bon moment. Chacun ainsi s'exprime plus librement. Cependant la majorité des personnes présentes étaient des retraités. Les jeunes de cette région ne se déplacent pas. Comment expliquer cela ? Plusieurs s'y essayent en fin de séance, « *ils n'ont pas le temps* », « *ça ne les intéresse pas* ». Ici, les gens viennent par le bouche à oreille et par curiosité. En rapprochant cette expérience avec celle des Up du 19^{ème}, et de la programmation décalée des besoins ouvriers, il est possible que des conférences comme « *On a marché sur la Lune...en 1969 !* », « *Condition nucléaire, Réflexions sur la situation atomique de l'humanité* » ou « *Conférence polyphonique sur le notion de limite(s)* », n'attire pas un public dont les problématiques quotidiennes liées au logement, aux enfants ou à la santé peut être, paraissent plus urgentes.

Les quelques Up rencontrées semblent confirmer les difficultés similaires entre les Up du 19^{ème} siècle et celle créées plus récemment. Ce qui a pu être la cause de désertion des ouvriers dans le passé, peut être un début d'explication à celle d'aujourd'hui. Mais l'Up d'aujourd'hui ne s'adresse pas non plus clairement aux ouvriers et employés, qui ne sont plus définis comme une classe. Une des raisons évoquée par les représentants de l'UPT était que ce manque de participation résultait de la société dans laquelle nous vivons, société individualiste dominée par le numérique. De ce constat, nous avons souhaité aborder un

concept lancé aux Etats-Unis, celui des MOOC (Massive Open Online Courses). Ce concept n'est pas directement lié aux mouvements des Up, mais il repose également sur la croyance du savoir comme outil salvateur. Par l'éducation en masse et gratuite, la pauvreté et la misère pourrait venir à disparaître. Projet humaniste ou humanitariste ?

4) A l'aire du numérique, les MOOC

Les MOOC ont été lancés aux Etats-Unis, tout d'abord pour les étudiants inscrits dans les universités, puis inspiré de l'idéologie cybernétique de Norbert Wiener, les MOOC se sont adressés à tous. Les MOOC sont par définition libre et ouvert à tous. *« L'internet se présente comme la Terre promise de l'Open tandis qu'apparaissent et se développent les mouvements de l'open source, l'open knowledge ou encore l'open data. La notion de l'open remporte depuis plusieurs années un certain succès, en partie à cause de l'imaginaire instauré par les cybernéticiens et encapsulé dans l'Internet »* (Lhommeau, 2014, p. 29)

L'imaginaire cybernéticien, remet au devant du débat la notion de commun. Le savoir est considéré comme un bien commun et ainsi les MOOC participent à cette collaboration mondiale pour l'intérêt commun. Cependant *« tous les sites de MOOC récupèrent les codes de la classe physique pour les transporter à leur plateforme en ligne. [...] Ils utilisent pour cela divers artifices [...]. Par exemple, l'espace de travail se trouve rationalisé comme une salle de classe qui se composerait uniquement des chaises, des tables et un tableau vierge. La temporalité imposée par les dates de début et de fin des cours, de rendu d'exercice, d'examen [...]. Le suivi professoral illustré par l'envoi régulier d'e-mails [...] ou par les office hours sous forme de webinaire ou de rencontre social (meetup) [...]»* (Lhommeau, 2014, pp. 42-43).

Les MOOC sont critiqués quant à la concurrence du système éducatif et la pauvreté de la qualité d'apprentissage. Pourtant, les MOOC proposent également des outils qui permettent d'échanger ainsi que des rencontres physiques avec les autres apprenants. En 2012

l'acronyme CLOM apparaît (Cours en Ligne Ouvert et Massif). « En 2013, *l'école Normale supérieure a introduit, parallèlement au MOOC, la FLOT pour « formation en ligne ouverte à tous »* » (Lhommeau, 2014, p. 25). La France et l'éducation nationale commencent à s'y intéresser comme d'un modèle pouvant révolutionner l'éducation nationale poussiéreuse. Pourtant ils semblent reproduire les mêmes erreurs pédagogiques.

Le projet des MOOC n'est pas clair, et il est encore difficile, au vu de son récent développement, d'en déduire les résultats possible. Mais en tant que projet de diffusion de savoir pour élever les hommes, il est possible de faire un parallélisme avec le projet des UP. De plus, le MOOC est coûteux et les plateformes d'hébergements et de créations vivent pour le moment des dons des universités. Alors quel avenir pour ce nouveau concept coûteux qui en est à ses débuts et n'a pas de modèle économique ?

Les différentes expériences étudiées expriment chacune des difficultés. Un manque de participation, une difficulté économique, des objectifs qui peinent à être atteints, voire une désertion au 19^{ème} siècle faisant subir une transformation aux Up restantes. Peut être le manque de participation peut s'expliquer quand les upistes ne sont pas consultés quant à la programmation de leurs Up. Nous pouvons également critiquer la reproduction de pratiques éducatives qui ont prouvées leur défaillance à travers le temps. Nous supposerons également que contrairement au 19^{ème} siècle, la vision de notre société s'est homogénéisée, regroupant les contestataires dans le groupe des marginaux, ce qui provoque une confusion et un manque de participation. L'Up n'échoue pas, mais elle est en difficulté face à des problématiques d'histoire sociale, ou de manque d'histoire sociale dont elle doit prendre acte.

IV. CONCLUSION

« Un jour je tentais l'exploration de cet inconnu. [...] j'avais seulement trouvé une double déception : le lacet d'une route, prosaïquement identique à tout autre lacet des routes du pays [...] d'autres lacets encore, et toujours d'autres pentes, d'autres montagnes [..]. Je me demande parfois si cette expérience de prime jeunesse n'a pas fomenté déjà subrepticement cette théorie du mirage à laquelle je suis si souvent enclin pour une sociologie de l'espérance : sans un mirage aucune expédition ne se mettrait en route, mais toute expédition enfin mise en route trouve autre chose et beaucoup moins que son mirage. » Henri Desroche « Le projet coopératif », p13

L'université populaire dès le début à eu comme projet d'instruire ses participants, les upistes, afin de leurs permettre de prendre conscience de la société dans laquelle ils vivaient, c'était un projet humaniste, d'émancipation par le savoir dans le but d'une transformation sociale. L'émancipation consiste dans le fait de s'affranchir d'un état de dépendance, dépendance à des théories économiques orthodoxes qui sont aujourd'hui intégrées à notre vie quotidienne. Le savoir pourrait permettre de reprendre conscience de sa capacité à agir individuellement ou collectivement pour répondre aux problématiques quotidiennes de façon originale. Or les UP d'aujourd'hui, bien qu'attirant de plus en plus d'individus, échouent à créer des dynamiques collectives, ou une prise de conscience active. Elles ne *cultivent* que ceux qui le sont déjà.

Notre travail à consisté en la recherche d'explications de cet échec partiel en comparant l'expérience des UP héritières des mouvements ouvriers avec d'autres expériences d'éducation des adultes.

Un des premiers constats fut que l'UP reproduit le schéma pédagogique classique, d'un *savant* face à des *ignorants*. Ce schéma, bien qu'efficace pour certaines personnes, place l'apprenant en position de dominés face aux intellectuels. De ce postulat de départ, il nous est possible de déduire certaines conséquences. Notamment que cette conception descendante de l'enseignement peut provoquer une certaine anesthésie de la capacité d'agir des Upistes. Or une autre posture voudrait que les deux protagonistes soient en capacités d'apprendre l'un de l'autre. Par l'expérience de l'un et la théorie de l'autre, les deux pratiqueraient l'acte cognitif.

Un deuxième constat, lié au premier, veut que les Up dès leurs créations, et jusqu'à aujourd'hui, sont aux mains des intellectuels. Au 19^{ème} siècle, c'était même eux qui les finançaient et qui choisissaient la programmation, ce qui a eu pour effet la désertion des ouvriers qui ne trouvaient plus ce qu'ils cherchaient ; des réponses face à leur situation de dénuement. Aujourd'hui encore, si nous prenons l'exemple des UP rencontrées sur Toulouse,

ce sont les créateurs de l'UP qui décident de la programmation, pour se prémunir contre l'entrisme. Ainsi l'Up reproduit les inégalités et appuie la conception du pouvoir donné au savoir. De ce fait, la démarche des intellectuels transmettant leur savoir relève plus de l'humanitarisme que de l'humanisme. Paolo Freire va jusqu'à appeler ça un *acte de fausse générosité*, car étant « *obligés de permettre l'injustice pour que leur générosité continue à pouvoir se manifester* » (Freire, Pédagogie des opprimés, 2001, p. 21).

Un troisième constat s'inspire de l'expérience menée par Paolo Freire, dans ses *cercles de culture* qui ont été une réussite où il prône une éducation conscientisante par la praxis. Les paysans y ayant participé ont acquis cette conscience de leur situation et ont tenté de participer au changement, ce jusqu'au coup d'Etat de 1964. Mais il faut rappeler que les participants étaient analphabètes, ils avaient donc un intérêt immédiat à participer à ces *cercles*. Egalement, au 19ème siècle, en France, le monde ouvrier était conscient de sa domination, ce fut peut être une des raisons pour lesquels ils furent présents dès le début de l'expérience. Eux aussi avaient un intérêt immédiat à participer aux UP. Or, aujourd'hui, cela semble plus délicat, quel intérêt immédiat peut-on tirer du savoir partagé dans les UP ? Faut-il déjà ne pas se contenter des réponses toutes faites distribuées par les médias.

Enfin, avec l'aire du numérique, le projet ancien d'émancipation par le savoir évolue avec le développement récent des MOOC. Nouveau projet, mais même logique d'un savoir descendant souhaitant élever les individus en leur distribuant des connaissances. A cela s'ajoute le coût de création d'un MOOC et l'absence de modèle économique en face.

Alors, pour agir faut-il connaître ? Surement, mais pas uniquement. Le savoir ne semble pas être de lui-même source d'émancipation, la pédagogie utilisée semble tout aussi importante. Celle de reconnaître en l'élève autre chose qu'un *ignorant*. Alors que notre société face à la nécessité de prendre des choix différents se devrait d'être créative et solidaire, l'Up ne

parvient pas à créer de dynamiques collectives. Mais d'autres expériences récentes laissent penser à une nouvelle dynamique. En effet, depuis 2012 se développe les Universités Populaire Laboratoires Sociaux (UPLS), porté par Michel Benasayag, chercheur en épistémologie, coordinateur de la Maison des Jeunes et de la Culture (MJC) de Ris Orangis. Ce projet est très largement inspiré des travaux de Paolo Freire. Au sein de cette Up d'un nouveau genre, sont accueillis les citoyens qui sont affectés par un problème local. A partir de ce problème, un travail s'amorce pour tenter de le résoudre collectivement. Leur adage ; *« quand plus personne ne croit au progrès social, la crise n'est plus économique, elle est culturelle »* (Manifeste des Universités Populaires et Laboratoires Sociaux). Ce n'est pas le manque d'informations ou de savoirs qui crée l'immobilisme, mais le fait qu'il est difficile de prendre conscience de soi. Et c'est en prenant conscience de qui nous sommes et à quoi nous appartenons qu'une compréhension plus globale de son environnement peut avoir lieu. C'est en prenant conscience de soi que l'on prend conscience du monde et que l'on se trouve capable d'agir sur ce qui nous touche.

V. BIBLIOGRAPHIE

Accardo, A. (2006). *Introduction à une sociologie critique - Lire Pierre Bourdieu*. Marseille: Agone.

Baubérot, J. (2013). *Histoire de la laïcité en France*. Paris: Presses Universitaires de France.

Beaud, S., & Pialoux, M. (Juin 2002). La troisième génération ouvrière. *Le Monde Diplomatique*, pp 4-5.

Bergson, H. (2013). *Introduction à la métaphysique*. Paris: Payot et Rivages.

Charle, C. (1996). *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle - Essai d'histoire comparée*. Paris: Editions du Seuil.

Collectif. (2010, Mai). *Manifeste des Universités populaires et laboratoires sociaux (UPLS)*.

Consulté le 2015, sur Collectif malgré tout: <http://malgretout.collectifs.net/spip.php?article200>

Damamme, D. (1997). Sur les intellectuels en Europe : politique et culture. *Revue française de science politique*, pp. 107-116.

Filloux, J.-C. (1992). Etude critique : Michel Foucault et l'éducation. *Revue française de pédagogie*, pp. 115-120.

Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir*. Paris: Gallimard.

Freire, P. (1967). *L'éducation, pratique de la liberté*. Paris: Editions du Cerf.

Freire, P. (2001). *Pédagogie des opprimés*. Paris: La Découverte.

Invisible, C. (2014). *Nos amis*. Paris: La Fabrique éditions.

Lepage, F. (2012). *Education populaire une utopie d'avenir*. Cassandre/Horschamp - Les liens qui libèrent.

Lhommeau, C. (2014). *MOOC - L'apprentissage à l'épreuve du numérique*. Limoges: Fyp Editions.

Maurel, C. (2010). *Education Populaire et puissance d'agir, les processus culturels de l'émancipation*. Paris: L'Harmattan.

Mercier, L. (1986). *Les universités populaires, 1899-1914*. Paris: Les Editions Ouvrières.

Mischi, J. (2015, janvier). Comment un appareil s'éloigne de sa base. *Monde diplomatique* , 17,18,19.

Morin, E. (1999). *La tête bien faite*. Paris: Le Seuil.

Pieiller, E. (juin 2002). Pérennité du roman populaire. *Le Monde Diplomatique* , p.27.

Popelard, A. (2015, janvier). A l'école des militants. *Le monde diplomatique* , 20-21.

Rebecca, J. (2012, janvier). *Des Universités populaires : pour quels usages des savoirs?*
Consulté le 2014, sur Le pavé, coopérative d'éducation populaire:
<http://www.scoplepave.org/textes>

Troger, V., & Ruano-Borbalan, J.-C. (2012). *Histoire du système éducatif* (éd. Que sais-je). Paris: Presse Universitaire de France.

VI. TABLE DES MATIERES

VII. SOMMAIRE

I.	Introduction	4
II.	Le savoir et l'éducation permettent-ils l'émancipation ?	9
A.	Le savoir, pouvoir symbolique de domination	10
1)	Nouvelle catégorie sociale : celle des intellectuels	11
2)	Elitisme ou populisme.....	12
3)	Reproduction des rapports de dominations.....	13
B.	Les pratiques éducatives considérées comme le moyen d'un bon dressage	14
1)	Créer des individus utiles à la société	14
2)	Des pratiques éducatives qui anesthésient le corps social	15
C.	L'éducation populaire, la conscientisation, la praxis	18
III.	Les Up d'hier et d'aujourd'hui, tributaires de l'histoire sociale	20
A.	Le 19 ^{ème} siècle et la lutte du Capital et du Travail.....	21
1)	Une société française instable	22
2)	Au départ, l'UP provoque la convoitise.....	23
3)	Un déclin très vite amorcé	26
B.	Les Up du 21 ^{ème} siècle, et la <i>religion néolibérale</i>	30
1)	Tentative d'homogénéisation culturelle.....	30
2)	Des Up qui ne parviennent pas à atteindre leurs objectifs	32
3)	La Petite Université Populaire d'Arize Lèze (La PUPAL).....	36
4)	A l'ère du numérique, les MOOC.....	38
IV.	Conclusion.....	40

V. Bibliographie	44
VI. Table des matières	47

Résumé

Courant humaniste d'éducation pour adultes, les universités populaires sont apparues en France à la fin du 19^{ème} siècle. Leur objectif était de sortir le peuple de l'ignorance et la domination de la classe bourgeoise en rendant accessible le savoir à tous. Projet empreint des luttes ouvrières de l'époque, leur nombre explose pour disparaître aussi rapidement. Depuis 2002, on parle de nouveaux des universités populaires en France, mais le contexte social a changé. Et ces dernières éprouvent des difficultés pour atteindre leurs objectifs de créer un lieu de débat citoyen et d'émancipation. Notre travail a consisté en l'étude de raisons pouvant expliquer l'échec dans les deux cas. S'appuyant sur des études historiques mais aussi sur des rencontres physiques, nous en sommes venus à émettre l'hypothèse que la reproduction des schémas pédagogiques classiques pouvait être un frein à l'émancipation. Que le savoir de lui-même ne mène pas à l'émancipation.